

LES VOYAGES D'ÉTUDE À AUSCHWITZ.

ENSEIGNER L'HISTOIRE DE LA SHOAH SUR LES LIEUX DU CRIME

par Alban Perrin¹

Parmi les différents outils pouvant servir de support à l'enseignement de la Shoah, les voyages d'étude à Auschwitz ont pris, ces dernières années, une importance croissante dans les pratiques des professeurs de lycée. Parfois sources de polémique, ils font l'objet d'un fort investissement symbolique au point d'être considérés, à l'extrême, comme un modèle indépassable ou l'aboutissement nécessaire de tout travail scolaire sur l'extermination des Juifs par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. On leur prête également des vertus civiques, leur organisation devant contribuer à éduquer les jeunes générations contre le racisme et l'antisémitisme. Mais que peut-on voir aujourd'hui à Auschwitz ?

Amener une classe dans un lieu où plus d'un million de personnes ont été assassinées n'est pas une démarche qui va de soi². Quelques heures passées sur place, soixante-cinq ans après les faits, ne valent pas en elles-mêmes leçon d'histoire. Les voyages d'étude ne peuvent constituer une fin en soi et ne sauraient, en aucun cas, se substituer au cours. La découverte des lieux n'a de sens qu'au terme d'un travail de préparation apportant aux élèves des éléments-clefs pour comprendre la nature d'Auschwitz et son rôle dans la « Solution finale de la question juive ».

1. Alban Perrin est diplômé de l'Institut d'études politiques de Bordeaux. Il a enseigné deux ans à l'École internationale des sciences politiques de Katowice, en Pologne, avant de rejoindre le Mémorial de la Shoah, où il occupe un poste de coordinateur des voyages d'étude sur les lieux de mémoire.

2. Nous nous démarquons ici du point de vue adopté par Samia Essabaa, professeur d'anglais dans un lycée professionnel de Noisy-le-Sec, lorsqu'elle écrit : « L'idée d'un voyage au camp d'Auschwitz-Birkenau s'est imposée avec la force de l'évidence. Aucun autre lieu ne les laissera aussi déconcertés, aussi désemparés qu'un camp. Ils y comprendront par la manière forte jusqu'où peut mener l'intolérance et les discours racistes. » (*Le voyage des lycéens. Des jeunes de cités découvrent la Shoah*, Stock, 2009, p. 24).

Pourquoi aller à Auschwitz ?

Entre 1942 et 1944, des centaines de convois de déportés juifs, provenant de tous les pays d'Europe occupés par l'Allemagne nazie, se sont arrêtés à Auschwitz. À eux seuls, les Juifs représentent 90 % des victimes d'un camp qui, à sa création, après l'annexion de l'ouest de la Pologne par le Reich, ne leur était pas destiné. C'est là que la « Solution finale » a été mise en œuvre sur la durée la plus longue, avec les moyens techniques les plus perfectionnés et, au final, le bilan meurtrier le plus lourd : près d'un million de morts, dont au minimum 865 000 personnes gazées dès l'arrivée des convois³. Venir sur les lieux du massacre doit permettre aux élèves d'appréhender ce qui fonde la singularité de la Shoah : l'anéantissement systématique d'une population de manière industrielle à l'échelle d'un continent. Cet objectif pédagogique ne peut être atteint qu'en dépassant la dimension symbolique d'Auschwitz pour se confronter à l'histoire d'un lieu qui fut le principal centre de mise à mort des Juifs d'Europe, mais également le plus grand complexe concentrationnaire du III^e Reich.

En amont, comprendre la nature du lieu

Comme l'écrit Annette Wieviorka, « Auschwitz est de plus en plus déconnecté de l'histoire qui l'a produit [et] désigne désormais par métonymie la Shoah⁴ ». C'est aujourd'hui un lieu-symbole, dont le nom est couramment employé pour résumer la « Solution finale » et les crimes du nazisme, au risque de bien des confusions. Ainsi, l'émoi suscité à travers le monde par le vol de l'inscription « *Arbeit macht frei* » (« Le travail rend libre ») à l'entrée du camp principal en décembre 2009 ne doit pas faire perdre de vue que cette devise se rattache à la dimension concentrationnaire du site, qu'elle figurait à

3. Franciszek PIPER, *Auschwitz. How many perished Jews, Poles, Gypsies...*, Oswiecim, Frap-Books, 1996, p. 52 (Table II : « Number of victims of Auschwitz-Birkenau in the years 1940-1945 »).

4. Annette WIEWIORKA, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, Robert Laffont, 2005, p. 13.

l'entrée d'autres camps créés en Allemagne dès les années 1930 (Dachau, Sachsenhausen et Flossenburg) et que l'immense majorité des Juifs déportés à Auschwitz n'a jamais franchi cette grille et ne l'a jamais vue. Ce n'est donc pas un symbole de la Shoah. Au-delà de ce que chacun croit confusément savoir et de la charge émotionnelle supposée d'un lieu aujourd'hui transformé en musée, un effort particulier s'impose pour appréhender ce que fut, en réalité, l'histoire d'Auschwitz.

En avril 1940, quelques mois après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie, Heinrich Himmler décida de créer un camp de concentration à Oswiecim (Auschwitz en allemand), une ville d'environ 14 000 habitants située en Haute-Silésie, une région annexée au Reich⁵. Il était destiné essentiellement à la détention de Polonais arrêtés pour des motifs politiques : individus jugés dangereux par l'occupant, victimes de la Gestapo de Katowice, représentants des élites sociales et intellectuelles, membres du clergé, otages... En mars 1941, Himmler ordonna de construire à proximité un deuxième camp, beaucoup plus vaste, pour 100 000 prisonniers de guerre soviétiques. Il devait être implanté à l'emplacement du village de Brzezinka (Birkenau en allemand), à trois kilomètres du camp principal. Le chantier fut lancé en octobre, après le transfert à Auschwitz de 10 000 soldats de l'Armée rouge, mais le commandant du camp, Rudolf Höss, reçut rapidement l'ordre de se préparer à un afflux massif de déportés juifs en lieu et place des prisonniers de guerre soviétiques.

Les premiers convois partirent de Slovaquie et de France en mars 1942, des Pays-Bas en juillet, de Belgique et de Yougoslavie en août, d'Allemagne et de Norvège en décembre. À l'arrivée, un petit nombre d'hommes et de femmes, jugés aptes au travail, étaient enregistrés et tatoués. Tous les autres, 80 % des déportés en moyenne, étaient immédiatement assassinés à l'écart du camp dans deux anciennes maisons aménagées en chambres à gaz : les Bunkers I et II. Un

5. Pour une histoire détaillée du camp d'Auschwitz, voir Deborah DWORK et Robert Jan VAN PELT, *Auschwitz : 1270 to the Present*, New York, Norton & Co., 1996 (rééditions ultérieures).

groupe de prisonniers juifs, le *Sonderkommando*, était chargé de récupérer les objets de valeur, de couper les cheveux des femmes et d'ensevelir les corps dans d'immenses fosses communes creusées à proximité. Entre mars et juin 1943, quatre structures intégrées de gazage et d'incinération, appelées *Krematorien* par les SS, furent mises en service à Birkenau, alors que les centres de mises à mort de l'*Aktion Reinhardt* (Belzec, Sobibor et Treblinka) étaient progressivement fermés. Au même moment, un nouveau secteur de baraquements (BII) fut achevé. Il était composé de six sous-camps autonomes, destinés à remplir des fonctions différentes. À partir de février 1943, 21 000 Tsiganes du Reich, laissés en famille, furent parqués dans le secteur BII, qui prit pour dénomination officielle *Familienzigeunerlager* (camp des familles tsiganes). À la différence des Juifs, ils ne subirent aucune « sélection » et ne furent pas soumis au travail forcé, mais les conditions de vie effroyables qui régnaient dans le camp entraînaient rapidement une forte mortalité.

En novembre 1943, Rudolf Höss fut relevé de ses fonctions et remplacé par Arthur Liebehenschel, qui prit la décision de diviser le complexe d'Auschwitz en trois entités administratives distinctes : Auschwitz I (correspondant au *Stammlager*, le camp-souche), Auschwitz II-Birkenau et Auschwitz III, qui comprenait le camp de Monowitz, ouvert en octobre 1942 près de l'usine de caoutchouc et d'essence synthétiques Buna Werke ainsi qu'une myriade de camps auxiliaires (*Aussenlager*) implantés à proximité d'installations industrielles situées parfois à plusieurs dizaines de kilomètres. Le 20 janvier 1944, 18 437 détenus furent comptabilisés à Auschwitz I, 49 114 à Auschwitz II et 13 288 à Auschwitz III (dont 6 571 à Monowitz), soit 80 839 personnes au total. Le 22 août, l'effectif cumulé des trois camps atteignit le chiffre maximum de 105 168 prisonniers enregistrés, auxquels s'ajoutaient près de 30 000 déportés non-enregistrés, entassés dans deux secteurs de Birkenau dans l'attente de leur sort⁶. Entretemps, du 15 mai au 9 juillet, 437 000 Juifs de Hongrie furent acheminés à Auschwitz et, pour la plupart, gazés dès leur arrivée. Plus du tiers des victimes du camp

6. Danuta CZECH, *Kalendarz wydarzen w KL Auschwitz*, Wydawnictwo Panstwowego Muzeum w Oswiecimiu-Brzezince, 1992, p. 606 et 741.

furent ainsi tuées en l'espace de huit semaines, alors que la Wehrmacht reculait sur tous les fronts.

Les *Krematorien* continuèrent à fonctionner jusqu'au mois de novembre, date à laquelle Heinrich Himmler ordonna de mettre fin aux opérations de gazage. En janvier 1945, à l'approche de l'Armée rouge, 58 000 détenus furent jetés sur les routes par un froid glacial pour être transférés à l'intérieur du Reich. Le 27 janvier, les premières troupes soviétiques pénétrèrent dans l'enceinte du camp, où 9 000 prisonniers, incapables de marcher, avaient été abandonnés à leur sort par les SS.

L'histoire d'Auschwitz se laisse difficilement résumer en quelques lignes. D'après l'historien polonais Franciszek Piper, 1,1 million de personnes y furent assassinées, dont 960 000 Juifs, 75 000 Polonais non-juifs, 21 000 Tsiganes, 15 000 prisonniers de guerre soviétiques et 15 000 détenus de différentes nationalités (Allemands, Autrichiens, Tchèques, Français...)⁷. Toutes les victimes du camp ne furent donc pas juives, mais seuls les Juifs furent gazés en masse à l'arrivée des convois. Cette dualité pose une difficulté pédagogique majeure, à laquelle les enseignants ne sont pas confrontés lorsqu'ils évoquent le fonctionnement des centres de mise à mort voués exclusivement à l'extermination immédiate des Juifs. Préparer un voyage d'étude à Auschwitz appelle donc des mises au point indispensables pour éviter toute confusion entre deux réalités historiques distinctes : la Shoah et l'univers concentrationnaire. Il faut rappeler que l'enregistrement de prisonniers juifs à Auschwitz était un fait exceptionnel, que les camps de concentration n'ont pas été créés pour les Juifs et que la quasi-totalité des victimes de la Shoah a été tuée en dehors du système concentrationnaire⁸. Cette difficulté est renforcée par l'aspect contemporain du site, où les vestiges du camp ont été aménagés en musée alors que les traces du processus d'extermination ont pratiquement disparu.

7. Franciszek PIPER, *Auschwitz*, *op. cit.*

8. Selon Raul Hilberg, 150 000 Juifs au maximum ont été tués dans les camps de concentration, les camps de travaux forcés et les camps de transit, en incluant les victimes des opérations de tueries commises à Poniatowa, Trawniki et Semlin. Raul HILBERG, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, 2006, tome III, p. 2 272 (« Tableau B-1 : Nombre de victimes ventilé selon la cause du décès »).

Cette disparition est d'abord le fait des assassins eux-mêmes. Elle fait partie intégrante du crime. En 1942, année au cours de laquelle la moitié des victimes de la Shoah fut assassinée, Himmler ordonna de dissimuler les preuves du massacre. Cette opération secrète, dirigée par l'officier SS Paul Blobel, reçut pour nom de code « Aktion 1005 ». À partir de septembre 1942, les corps des Juifs assassinés à Auschwitz furent systématiquement incinérés dans des fosses à ciel ouvert ou des fours crématoires⁹. Leurs cendres et leurs os réduits en poudre étaient dispersés dans des étangs, des marais, des champs ou déversés dans les deux cours d'eau délimitant la « zone d'intérêt du camp »¹⁰ : la Vistule et la Sola. Les photographies, les pièces d'identité et les documents personnels des victimes étaient également brûlés. Après l'arrêt définitif des opérations de gazage, en novembre 1944, les structures de mise à mort furent démantelées et une part importante des archives du camp détruite, en particulier les listes des transports où figuraient les noms des Juifs gazés à l'arrivée¹¹. Fin janvier 1945, avant de quitter Auschwitz, les SS firent sauter les bâtiments des chambres à gaz-crématoires et mirent le feu aux entrepôts de Birkenau dans lesquels étaient stockés des centaines de milliers de vêtements et d'objets dérobés aux Juifs assassinés, le « Kanada II ».

Les destructions se poursuivirent après la « libération » du camp par l'Armée rouge. Les baraques en bois du camp de Birkenau furent démontées pour reloger la population ou servir de bois de chauffage. Des villageois des environs fouillèrent le terrain à la recherche de « l'or juif ». En juillet 1947, lorsque le Parlement polonais vota la création d'un musée à Auschwitz, des lieux essentiels furent laissés en dehors du périmètre classé : le camp de Monowitz, le troisième secteur de Birkenau (BIII ou « Mexico »), les bâtiments de la garnison SS, la *Judenrampe*, où les convois s'arrêtèrent du début de l'année 1942 à mai 1944 et l'emplacement du Bunker I, détruit en 1943.

9. Marcello PEZZETTI, « La Shoah, Auschwitz et le *Sonderkommando* », in Shlomo VENEZIA, *Sonderkommando. Dans l'enfer des chambres à gaz*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 218-249.

10. À partir de l'été 1940, les SS expulsèrent la population d'une dizaine de villages situés au confluent de la Vistule et de la Sola pour constituer autour d'Auschwitz une « zone d'intérêt » (*Interessengebiet*), surveillée en permanence et couvrant une superficie de 40 km².

11. Andrzej STRZELECKI, « L'évacuation et la libération du camp », in *Auschwitz, camp de concentration et d'extermination*, Oswiecim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 1998 (2^e édition), p. 293-316.

Pendant plus de quarante ans, l'identité juive de 90 % des victimes fut délibérément occultée par le régime communiste. Officiellement, quatre millions de personnes, déportées de Pologne et de tous les pays d'Europe, avaient été tuées à Auschwitz par les nazis. En 1967, un monument « international », empiétant très largement sur les cours des chambres à gaz-crématoires II et III, fut érigé à Birkenau. Sur la principale stèle fut gravé un texte, toujours visible aujourd'hui, rendant hommage « aux héros d'Auschwitz qui sont morts ici, en luttant contre le génocide hitlérien, pour la liberté et la dignité de l'homme, pour la paix et la fraternité des peuples »¹². Le jour de l'inauguration, le Premier ministre polonais, Jozef Cyrankiewicz, pourtant lui-même ancien prisonnier du camp, prit la parole sans prononcer une seule fois le mot juif. Pendant des décennies, le site de Birkenau fut laissé en friche et les visiteurs s'y rendaient rarement. Mémoires communiste et catholique se conjuguèrent alors pour faire d'Auschwitz l'emblème du martyr du peuple polonais, Christ des nations¹³.

Depuis l'effondrement du bloc soviétique, un effort important a été entrepris pour sauvegarder et mettre en valeur les vestiges du camp de Birkenau. Des panneaux historiques ont été installés et des stèles placées à proximité des lieux où des cendres humaines ont été répandues. Le bâtiment de la *Zentralsauna*, où les déportés sélectionnés pour le travail étaient enregistrés et tatoués à partir de décembre 1943, a été rénové et accueille aujourd'hui une exposition de photographies. En 2001, le site du Bunker I a été localisé par l'historien italien Marcello Pezzetti, grâce aux témoignages de deux survivants du *Sonderkommando*, Schlomo et Abraham Dragon. À l'initiative de Serge Klarsfeld et grâce au soutien financier de la Fondation pour la mémoire de la Shoah, la *Judenrampe* a été restaurée en 2005, à l'occasion du 60^e anniversaire de l'arrivée de

12. Adrien LE BIHAN, *Auschwitz Graffiti*, Paris, Librio, 2000, p. 35. Cité par Annette WIEWIORKA, *Auschwitz...*, *op. cit.*, p. 243.

13. On reprend ici l'analyse développée par Annette Wieviorka dans *Auschwitz, 60 ans après* (*op. cit.*). Pour une étude approfondie de la mémoire catholique et de son affirmation contestée dans les années 1970 et 1980, voir également Jonathan HUENER, « Mémoire catholique et commémoration à Auschwitz » in Jean-Charles SZUREK et Annette WIEWIORKA (dir.), *Juifs et Polonais (1939-2008)*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque Histoire, 2009, p. 435-460.

l'Armée rouge à Auschwitz. Malgré tout, Birkenau n'est plus aujourd'hui qu'un vaste champ de ruines, dont la préservation soulève d'importants problèmes techniques et financiers auxquels le gouvernement polonais a annoncé en février 2009 qu'il ne pourrait faire face sans l'appui de la communauté internationale¹⁴. Les décombres des chambres à gaz-crématoires II et III, en particulier, construits pour partie en sous-sol dans un terrain marécageux, menacent de s'effondrer définitivement.

Pour l'essentiel, Auschwitz est donc un lieu vide. Les seuls bâtiments d'origine encore debout sont les baraquements en briques du camp principal et du secteur des femmes de Birkenau. Ce qu'on découvre en arrivant sur place, ce sont les vestiges d'un camp de concentration où la plupart des victimes ne sont jamais entrées. Dans les comptes-rendus qu'ils rédigent au retour des voyages d'étude, les élèves opposent généralement l'immensité silencieuse de Birkenau et le musée d'Auschwitz, plus concret, avec ses blocs, ses vitrines, ses cellules, son mur d'exécution et ses fours crématoires. C'est l'une des principales difficultés pédagogiques des voyages d'étude, car le plus important est précisément ce que l'on ne voit pas ou peu. Birkenau est le seul centre de mise à mort où les nazis ont construit des structures intégrées de gazage et d'incinération. C'est le seul endroit où le Zyklon B a été utilisé de manière systématique. C'est le seul site, aujourd'hui, où les ruines des chambres à gaz sont encore visibles. Ces amoncellements de briques, en eux-mêmes, ne nous apprennent rien, et la plupart des « visiteurs » passent à côté sans vraiment y prêter attention. Pourtant, si le déplacement a été correctement préparé et que la découverte des lieux est bien conduite, ils permettent d'enseigner la dimension industrielle de l'extermination des Juifs d'Europe à l'endroit précis de leur assassinat.

Un travail d'histoire indispensable

Il est nécessaire que les élèves disposent, avant de partir en Pologne, d'un ensemble de repères généraux sur la Shoah, le camp

14. « Auschwitz, lieu de mémoire en péril », *Le Monde*, 25 février 2009.

d'Auschwitz et la déportation des Juifs de France. La préparation du voyage d'étude doit être assurée par le professeur d'histoire, en prenant appui sur les programmes scolaires, mais d'autres disciplines peuvent y être associées comme le français, la philosophie ou les langues vivantes. Il est important d'insister sur la chronologie des événements pour replacer Auschwitz dans une perspective historique et souligner ses singularités. Pour cela, les élèves peuvent être répartis en groupes et travailler, par exemple, sur les étapes du génocide : l'idéologie nazie, les persécutions antisémites dans l'Allemagne des années 1930, la création des ghettos en Pologne occupée, l'extermination des Juifs d'Union soviétique par les *Einsatzgruppen*, la décision de la « Solution finale » à l'automne 1941, le début des opérations de gavage à Chelmno en décembre 1941, la conférence de Wannsee, la liquidation des Juifs du Gouvernement général dans les centres de mise à mort de l'*Aktion Reinhardt* et les déportations vers Auschwitz. Au retour, les synthèses écrites par chacun des groupes permettront de réaliser une production collective que les élèves présenteront eux-mêmes à d'autres classes de l'établissement (exposition, diaporama, livret ou site internet).

Il est possible de mener un travail similaire sur le cas de la France. En 2006-2007, dans le cadre d'un programme de voyages d'étude mis en œuvre par le Mémorial de la Shoah et financé par la Fondation pour la mémoire de la Shoah, des lycéens de Cusset, dans l'Allier, ont analysé le rôle du régime de Vichy dans la déportation des Juifs de France. Après avoir abordé, en cours, l'histoire de l'État français et parcouru le quartier thermal de Vichy, ils ont rédigé des fiches thématiques sur le statut des Juifs, les spoliations, les rafles, les camps d'internement, le maréchal Pétain, Pierre Laval, la Milice et le bilan de la Shoah en France. Chacun des groupes avait à sa disposition un dossier préparé par le professeur d'histoire et la documentaliste contenant notamment des copies de documents conservés aux Archives départementales. Après le voyage d'étude à Auschwitz, ces élèves sont intervenus devant plusieurs classes dans l'amphithéâtre du lycée.

Une fois traitée l'histoire de la Shoah en Europe et en France, il est recommandé de pointer l'objectif sur l'itinéraire personnel des victimes. Ce travail peut être réalisé à travers l'étude de témoignages, d'œuvres littéraires et de documentaires¹⁵ ou par la conduite de recherches dans les archives locales. Il est l'occasion de mettre en œuvre une réelle démarche interdisciplinaire. La lecture de grands classiques comme *Si c'est un homme* de Primo Levi ou *Être sans destin* d'Imre Kertesz permet de suivre le parcours de rescapés du monde concentrationnaire à travers leurs propres récits, mais des œuvres plus contemporaines peuvent également servir de point de départ à des projets pédagogiques associant analyse littéraire et recherches historiques. On pense ici tout particulièrement à *Dora Bruder* de Patrick Modiano. Depuis plusieurs années, une enseignante de lettres de Paris demande à ses élèves de s'inspirer de la démarche de l'auteur pour réaliser des recherches sur les adolescents juifs qui, avant d'être arrêtés et déportés, étaient scolarisés dans leur propre lycée. En 2009, une plaque commémorative a été apposée dans la cour d'honneur de l'établissement pour leur rendre hommage. À deux reprises, cette action a débouché sur un déplacement à Auschwitz.

De nombreux projets d'histoire locale sont menés dans les lycées qui participent aux voyages d'étude organisés par le Mémorial de la Shoah. À Nice, au cours de l'année scolaire 2008-2009, des élèves de première technologique sont parvenus à reconstituer l'itinéraire de plusieurs membres d'une même famille, depuis leur dénonciation par un voisin jusqu'à leur déportation à Auschwitz en mars 1944. Au départ, leur professeur d'histoire-géographie avait remarqué une plaque en marbre sur le mur d'une maison d'apparence banale située à quelques centaines de mètres du lycée. Après une année complète de recherches, ils ont réalisé une exposition dont l'inauguration a eu lieu en présence des descendants des victimes, étonnés de l'hommage inattendu ainsi rendu à leurs grands-parents, tante et cousin assassinés. La même année, des lycéens nantais ont travaillé sur le parcours de Simon Kravetz, un élève de

15. Par exemple, *Assassinat d'une modiste*, le très beau documentaire que la réalisatrice Catherine Bernstein a consacré à l'histoire de sa grand-tante, Odette Bernstein, déportée à Auschwitz le 18 juillet 1943 après avoir été dépossédée de son entreprise (IO Production, 2005).

16 ans arrêté dans leur établissement en juillet 1942 et tué à Auschwitz quelques jours plus tard. Engagés dans ces projets d'histoire locale, les élèves découvrent que la Shoah n'est pas un massacre lointain perpétré par les nazis quelque part en Pologne. Dans un département comme l'Ariège, à la frontière espagnole, il est possible d'étudier dans un même espace la persécution, l'arrestation et l'internement des Juifs en zone libre, leur engagement dans la Résistance et l'organisation des filières de sauvetage. Retracer le parcours des victimes de la Shoah, à travers l'analyse de documents d'archives, la collecte de témoignages et la visite de sites historiques comme Drancy ou la gare de Bobigny, permet de montrer la responsabilité du régime de Vichy dans la mise en œuvre de la « Solution finale » en France. C'est aussi un moyen de mettre des visages sur des chiffres et de rendre l'histoire accessible à des élèves de tous niveaux. À Agen, après avoir sélectionné une série de documents aux Archives départementales, une enseignante de lettres-histoire a demandé à des lycéens de série professionnelle de rédiger de petites notices biographiques sur quatorze déportés juifs du Lot-et-Garonne¹⁶. En parcourant le site d'Auschwitz, ces élèves avaient en tête leur nom, leur âge, leur profession, la date de leur arrestation et le numéro de leur convoi. Ils ont pu ainsi prendre la mesure de l'effacement des traces et de l'invisibilité totale des victimes aujourd'hui sur les lieux de leur « disparition ».

Dans certains cas, de plus en plus rares, les élèves ont l'opportunité d'écouter le témoignage d'un rescapé d'Auschwitz avant de partir en Pologne. Parfois même, un ancien déporté les accompagne sur place. Les lycéens, y compris les plus réfractaires aux cours traditionnels, sont toujours impressionnés par le récit des survivants. Bien souvent d'ailleurs, ils expriment le désir de leur écrire pour les remercier. Les petits mots qu'ils leur envoient témoignent d'une émotion sincère, car la présence des rescapés est une preuve physique de la réalité du génocide. Leur parole vivante délivre une histoire incarnée, qui constitue un facteur déclencheur de prise de conscience. Néanmoins, il est essentiel que les élèves, captés par le récit d'une

16. Sandrine Labeau a publié récemment avec Alexandre Doulut *Les 473 déportés juifs de Lot-et-Garonne. Histoires personnelles et archives*, Après l'oubli/Les Fils et Filles de déportés juifs de France, 2010 (préface de Serge Klarsfeld).

personne qui a par miracle échappé au massacre, ne perdent pas de vue que six millions d'autres ont été assassinées, dont généralement plusieurs membres sinon la totalité de sa propre famille. Par définition, le parcours des survivants est exceptionnel. D'abord parce qu'ils ont été sélectionnés pour le travail à l'arrivée de leur convoi, contrairement à l'immense majorité des déportés juifs ; ensuite, parce qu'ils ont échappé quotidiennement à la mort jusqu'à leur libération par les Alliés. Leurs histoires individuelles n'illustrent pas le sort de tous les Juifs envoyés à Auschwitz. Il s'agit de récits hors du commun, que les enseignants doivent présenter comme tels aux élèves. Mieux placés que quiconque pour le savoir, les rescapés eux-mêmes, lorsqu'ils interviennent devant des classes, précisent généralement le nombre de déportés de leur convoi, le nombre d'hommes et de femmes sélectionnés sur la rampe d'arrivée et le nombre de survivants en 1945. C'est le cas, par exemple, de Jules Fainzang, parti de Drancy le 28 août 1942 dans un convoi de mille personnes, dont soixante et onze échappèrent à la chambre à gaz à la descente du train et huit seulement revirent la France¹⁷. Ces indications sont d'autant plus nécessaires qu'à de très rares exceptions près (dont Primo Levi), les survivants d'Auschwitz ont été libérés dans d'autres camps, après un ou plusieurs transferts, perdus dans la masse des victimes du nazisme, et qu'à leur retour, la singularité du sort des Juifs fut loin d'être immédiatement reconnue. Les enseignants en charge de la préparation des voyages d'étude doivent veiller attentivement à ce que l'évocation du parcours des rescapés ne suscite pas de confusion entre Shoah et univers concentrationnaire. Pour cette raison, il n'est pas recommandé de faire intervenir en classe un ancien résistant déporté à Dachau ou à Buchenwald dans le cadre d'un projet ayant pour thème la destruction des Juifs d'Europe. En revanche, les *14 récits d'Auschwitz*¹⁸ ou la série de témoignages « Mémoires de la Shoah », consultable sur le site internet de l'INA¹⁹, peuvent faire l'objet d'une exploitation pédagogique approfondie²⁰.

17. Serge KLARSFELD, *La Shoah en France*, tome 1 : *Vichy-Auschwitz. La « Solution finale » de la question juive en France*, Paris, Fayard, 2001, p. 205 (« Tableau : les convois de déportation en 1942 »).

18. Caroline ROULET et Annette WIEVIORKA, *14 récits d'Auschwitz*, MK2, 2005.

19. http://www.ina.fr/entretiens_interactifs/4/memoires-de-la-shoah/1

20. Il existe plusieurs livres de référence auxquels les élèves et leurs professeurs peuvent se reporter aussi bien avant qu'après le voyage d'étude : *Auschwitz expliqué à ma fille* (Paris,

Retracer le parcours des victimes

En 2009, le musée d'État d'Auschwitz-Birkenau a reçu 1,3 million de personnes, dont 821 000 scolaires. C'est le plus visité de Pologne. Trois parcours-types sont proposés aux groupes : une « visite générale », limitée à 3 h 30, comprenant la découverte d'Auschwitz I et des principaux sites de Birkenau (voie ferrée, baraquements, ruines des chambres à gaz-crématoires II et III), une « visite d'étude » de six heures (incluant les ruines des chambres à gaz-crématoires IV et V, le secteur « *Kanada* », la *Zentralsauna* et les vestiges du Bunker II) et une « visite d'étude » de huit heures, sur deux jours, avec un arrêt à la *Judenrampe* et à l'emplacement de la première chambre à gaz de Birkenau (le Bunker I)²¹. Ce cadre général offre une certaine souplesse et les guides se montrent attentifs aux demandes des groupes qu'ils accompagnent.

Pour permettre aux élèves d'appréhender le rôle d'Auschwitz dans l'extermination des Juifs d'Europe, l'approche la plus cohérente consiste à retracer le parcours des victimes de leur arrivée à leur assassinat dans les chambres à gaz. La découverte du site doit commencer par la *Judenrampe*, à l'extérieur du camp de Birkenau. Malgré les aménagements réalisés en 2005, l'endroit peut paraître vide : deux wagons, quelques panneaux historiques et plus loin des plaques commémoratives. Rien *a priori* qui soit de nature à susciter l'intérêt des lycéens. « Il n'y a rien ici », s'étonnent d'ailleurs certains. C'est pourtant un lieu essentiel, où environ 500 000 Juifs (dont 207 000 déportés de Pologne et 63 000 de France) débarquèrent entre le début de l'année 1942 et le mois de mai 1944. Les rails permettent d'évoquer les trois points-clefs qui fondent la singularité historique

Seuil, 1999) et *Auschwitz, la mémoire d'un lieu* (Paris, Hachette Pluriel, 2006) d'Annette Wieviorka ; *Histoire de la Shoah* de Georges Bensoussan (Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2010 pour la 4^e édition) ; *La Shoah, l'impossible oubli* d'Anne Grynberg (Paris, Découvertes Gallimard, 1995) ; et *Dites-le à vos enfants* de Stéphane Bruchfeld et Paul Lévine (Paris, Ramsay, 2000). Plusieurs films abordent également l'histoire d'Auschwitz, en particulier *Shoah* de Claude Lanzmann, dans lequel Filip Müller, rescapé du *Sonderkommando*, raconte l'assassinat quotidien des Juifs dans les chambres à gaz de Birkenau. *La petite prairie aux bouleaux* de Marceline Loidan-Ivens, elle-même ancienne déportée, soulève d'intéressantes questions sur la mémoire des survivants. À signaler également, le long documentaire *Auschwitz, la solution finale* de Laurence Rees et *Les Survivants* de Patrick Rotman.

21. Ces informations sont disponibles sur le site internet du musée d'État d'Auschwitz-Birkenau (<http://en.auschwitz.org.pl/m/>).

de la Shoah : le nombre des victimes, leur acheminement depuis tous les pays d'Europe occupés par les nazis vers des centres de mise à mort conçus spécialement à cet effet et le détournement d'outils industriels à des fins criminelles. C'est là également que les SS séparaient les déportés jugés « aptes au travail » de la foule des « inaptes » voués à mourir immédiatement. Ce lieu aujourd'hui silencieux fut le théâtre de la dislocation d'innombrables familles jusqu'à ce qu'en 1944, en prévision de la déportation des Juifs de Hongrie, les nazis décident de construire un deuxième quai, la *Bahnrampe*, dans l'enceinte même de Birkenau, au plus près des chambres à gaz.

À l'entrée du camp, une photographie aérienne et un plan peuvent être utilisés comme supports pour situer les secteurs de baraquements et les structures de mise à mort. Il est important d'insister sur la double fonction d'un lieu qui sert simultanément de centre d'extermination et de camp de concentration. Au milieu de la *Bahnrampe*, près d'une baraque en bois où les SS attendaient l'arrivée des convois, quatre photographies reproduites sur de grands panneaux noirs montrent les différentes étapes de la « sélection ». Elles sont tirées d'une série de clichés, connue sous le nom d'« Album d'Auschwitz », pris par deux photographes allemands, Bernhard Walter et Ernst Hoffman, à la fin du mois de mai 1944²². À cet endroit, les élèves sont toujours à l'extérieur des barbelés. C'est l'occasion de rappeler que 80 % des déportés juifs n'ont jamais franchi les portes du camp, ni figuré dans aucun registre.

En suivant la voie ferrée, entre les secteurs BI et BII, on atteint directement les ruines des chambres à gaz-crématoires II et III. C'est l'un des itinéraires que les victimes étaient contraintes d'emprunter pour rejoindre le lieu de leur assassinat. Une autre partie des déportés étaient dirigés vers les chambres à gaz-crématoires IV et V par une allée traversant le secteur BII, la *Lagerstrasse*. À ce moment du parcours, il arrive que des élèves manifestent un peu d'impatience ou d'incompréhension. Ils pensaient visiter un camp et on les traîne le long des barbelés pour leur montrer des ruines. « On va entrer dans les blocs ? Les élèves veulent du concret ! » a demandé un jour un

22. *L'Album d'Auschwitz*, Éditions Al Dante/Fondation pour la mémoire de la Shoah, 2005.

professeur. Les décombres des chambres à gaz doivent pourtant constituer le cœur de tout parcours historique aujourd'hui à Auschwitz. Ils témoignent de l'industrialisation du processus de mise à mort. Toutes les trajectoires individuelles étudiées en cours avant le départ se sont arrêtées là, à l'exception de l'itinéraire d'une poignée de rescapés. Les lieux les plus incontournables du camp n'ont rien de spectaculaire aujourd'hui : il ne reste des quatre grands crématoires que des briques et des blocs de béton recouverts de neige en hiver ; les fondations du Bunker II ne laissent rien entrevoir du crime qui y fut perpétré ; quant à l'emplacement du Bunker I, à l'extérieur des barbelés, il n'est signalé que par une plaque commémorative et une petite clôture.

En revenant du Bunker II, les groupes pénètrent à l'intérieur d'un bâtiment dont le sol d'origine a été recouvert de dalles de verre. C'est la *Zentralsauna*. À partir de ce point, qui constitue une étape charnière de la découverte du site, les élèves suivent le parcours des déportés sélectionnés pour le travail à l'arrivée des convois : déshabillage, fouille, tonte, tatouage, douche et distribution des tenues de prisonniers. On y voit de curieuses machines destinées à la désinfection des vêtements. Les lycéens les confondent parfois avec des crématoires. Dans la dernière salle, un mur de visages se reflète sur le plancher en verre. Il s'agit des photographies de Juifs polonais déportés depuis les ghettos de Bedzin et Sosnowiec, à quelques dizaines de kilomètres d'Auschwitz. Ces images, retrouvées dans une valise à la libération du camp, parlent de vies ordinaires, de mariages, de naissances, de vacances en famille. Elles permettent d'expliquer aux élèves ce que signifie la Shoah : la destruction brutale d'un monde que rien ne prédestinait à l'anéantissement. En retraversant le camp vers les secteurs de baraquements, un hommage peut être rendu aux victimes devant le monument international érigé entre les ruines des chambres à gaz-crématoires II et III. Cette démarche, à laquelle les élèves sont sensibles, est l'occasion de leur laisser la parole. Ils peuvent, par exemple, évoquer en quelques mots l'histoire de déportés arrêtés dans leur région, citer leurs noms et inviter leurs camarades à respecter un moment de silence. Avant de quitter Birkenau, un

arrêt s'impose dans les blocs du camp des femmes ou les baraques reconstitués du camp de quarantaine pour hommes pour rappeler qu'à Auschwitz, des Juifs furent également confrontés à la réalité concentrationnaire.

La découverte du site d'Auschwitz I ne permet pas une approche aussi problématisée. Aucun bâtiment n'a été conservé dans son état d'origine. Les différentes lectures mémorielles qui investissent le lieu depuis 1945 se superposent à l'histoire du camp. Le musée se compose aujourd'hui d'une exposition générale (blocs 4 à 7), de l'ancienne prison du camp (bloc 11), de pavillons nationaux dont l'aménagement intérieur a été confié aux différents pays de départ des convois (blocs 15 à 20), de deux blocs consacrés au sort des Juifs (27) et des Tsiganes (14) et du premier crématoire, utilisé par les nazis de 1940 à 1943. Quel que soit le parcours choisi, les guides sont amenés à aborder simultanément la fonction concentrationnaire d'Auschwitz et son rôle dans l'extermination des Juifs d'Europe. Après être passés sous le portail « *Arbeit macht frei* », les groupes pénètrent à l'intérieur du bloc 4 où se trouvent une carte d'Europe, un plan du complexe d'Auschwitz, des agrandissements de photographies tirées de l'album réalisé à l'arrivée d'un convoi de Hongrie en mai 1944 à Birkenau, une maquette du *Krematorium II*, des boîtes de Zyklon B et deux tonnes de cheveux humains exposés derrière une vitrine. Le bloc 5 contient des valises, des chaussures, des brosses, des prothèses, des vêtements d'enfants et toutes sortes d'objets personnels retrouvés dans des entrepôts après l'arrivée des troupes soviétiques. Ces deux bâtiments évoquent la place d'Auschwitz dans la « Solution finale », mais un peu plus loin, dans les sous-sols du bloc 11, un officier polonais a dessiné un Christ avec ses ongles sur un mur de sa cellule. Pour des lycéens, l'implantation d'une muséographie de la Shoah sur le site emblématique de l'emprisonnement et de la répression des Polonais par les nazis s'avère extrêmement complexe. Pourquoi des prisonniers étaient-ils exécutés d'une balle dans la nuque dans la cour du bloc 11 alors qu'à Birkenau des chambres à gaz permettaient de tuer plus d'un millier de personnes en même temps ? La découverte des

lieux appelle un effort permanent de clarification, dont le résultat n'est jamais certain. Il faut s'attacher à distinguer les deux fonctions du complexe d'Auschwitz, rappeler qui y fut déporté, à quel moment et dans le cadre de quelle politique. À cette difficulté s'ajoute l'emprise de l'émotion. Alors que Birkenau leur paraissait vide, les élèves découvrent des objets ayant appartenu aux victimes, des cachots, des fours... C'est de cela, et non des ruines des chambres à gaz, que la plupart se souviendront.

Ces difficultés, inhérentes à l'histoire du camp et à son aménagement muséographique, rendent compte de la nécessité du travail de restitution au retour des voyages d'étude. Après avoir laissé leurs élèves exprimer leurs réactions, oralement ou par écrit, les professeurs doivent faire le point sur les connaissances acquises et répondre aux questions éventuelles. Voir Auschwitz ne peut pas être un but en soi. Le déplacement en Pologne n'a de sens que s'il débouche sur la réalisation de travaux individuels ou collectifs. Quelle que soit la forme choisie (exposition, livret, site internet, film...), ces différentes productions ne peuvent reposer uniquement sur l'expression du ressenti des élèves. Car les voyages d'étude à Auschwitz sont des voyages d'histoire. Ils ont pour objectif la transmission d'un savoir.

On mesure, au terme de cette analyse, les problèmes posés par la « pédagogie des lieux²³ » dans l'enseignement de la Shoah. Symbole de l'extermination des Juifs d'Europe, le nom d'Auschwitz recouvre en réalité une histoire complexe, difficile à appréhender pour des élèves de lycée. Sans préparation, le voyage est inutile. Il ne peut donc résulter de la participation d'une classe à un quelconque concours. Il ne peut s'agir davantage d'une opération médiatique ou d'un pèlerinage civique imposé à de jeunes adolescents au nom d'un impératif moral. Il est vain d'amener des lycéens dans un lieu depuis longtemps aménagé en musée dans l'espoir qu'un choc salutaire les prémunira à jamais contre la haine et l'in-

23. Anne GRYNBERG, « La pédagogie des lieux. L'exemple du site d'Auschwitz-Birkenau », *Les Cahiers de la Shoah* (Université Paris I/ Les Belles Lettres), n° 8 : *Enseigner et transmettre*, 2005, p. 15-56.

tolérance. L'émotion n'est pas vecteur d'éducation. Si les élèves, saisis d'effroi par l'horreur des faits qu'on leur relate, décident qu'il n'y a rien à comprendre à Auschwitz, le voyage n'aura servi à rien.



Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

*Kevin Lacaze, élève de lycée,
au retour d'un voyage d'étude organisé
par le Mémorial de la Shoah
en janvier 2009.*